Jaurès, l'international

Son adhésion à l'Internationale socialiste conduit Jaurès à s'engager totalement contre le colonialisme et la guerre, un engagement exceptionnel en son temps.

PAR MADELEINE REBÉRIOUX, PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ PARIS VIII, PRÉSIDENTE D'HONNEUR DE LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME

Le choix de Jaurès en faveur de l'internationalisme, son militantisme dans la première instance de la cause socialiste au tournant du siècle, l'internationale ouvrière et socialiste, s'avèrent bien d'évidence les troubles de sa famille d'esprit. «Ardent et défendant en cela peu de la bonne», son frère Frisard lui aura consacré dans la mortelle nationale après la défaite de 1870. L'atmosphère chez les républicains était plutôt au repli de la nation sur elle-même, nourri par la peur de l'Allemagne, ou à l'occasion colonisable, à la revanche, sous des formes diverses, sur des peuples que nous désignons aujourd'hui comme appartenant aux «pays du Sud», et qui étaient alors présentés comme des ignorants, voire des sauvages. Tout autre de siècle, la France, l'Europe, le monde vont changer. Jaurès aussi. Même si les rapports avec l'Allemagne et la «question coloniale» maintiennent leur «exceptionnelle» prégnance.

Adhésion au socialisme. Lorsque Jaurès se présente pour la première fois aux élections législatives, dans le Tarn, en 1885, sur une liste républicaine, il se félicite sans réserves des «services» que la République apporte aux peuples du Tiers-Monde: «Ces peuples sont des enfants, nous aliéna, on les instruisant, les rendre adultes. C'est l'idéologie républicaine. Il vote sans problème les crédits destinés à faire face à une expédition aux îles Samoa

DR

Contre la barbarie coloniale. Dans le journal satirique, *L'Assiette au beurre*, en 1902, Jossot épingle la violence qui s'exerce dans les colonies françaises : « Deux d'un coup !... C'est superbe ! Tu auras la croix ! »

DR

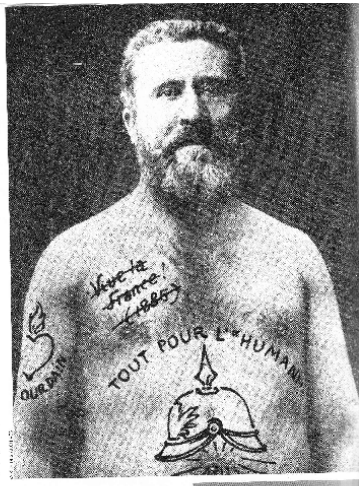
coexistence en un seul mouvement très divers, supposés rejoindre cette sorte, ce qui se mettant d'accord, sur des scènes symboliques reconnus comme l'unité et l'unité de la classe ouvrière ainsi en est le cas du 1er Mai.

L'internationale ouvrière et socialiste. Rien ne pouvait rien à ramener cette jeune Jaurès : les cadres nationaux (les nations, la république) sont maintenus ; la classe ouvrière est portée au rang de classe exploitée internationale de la crise. Mieux : l'internationale se veut à la fois ouvrière et socialiste. « Un rêve... soumis à rude épreuve lors du congrès de l'IOS à Londres en 1896... mais choisir l'action législative et parlementaire » comme un des moyens pour « abolir la propriété socialiste » à la « propriété individuelle... Ce choix est aussi celui des socialistes et des syndicalistes allemands, autrichiens, etc. Les Anglais sont divisés, les Belges hésitants. Du côté français, les conséquences en vingt ans : les marchistes, adhérents à la Seine, ne cessent d'organisation, sont éliminés. Jaurès perd une partie de son influence sur le monde ouvrier. Reste à organiser le parti responsable de cette ligne parlementaire. L'exception française déjà à l'ordre des jours. L'affaire Dreyfus la nourrit. La combativité de Jaurès lui donne sens. Finalement, il se plie en 1904 aux décisions de l'Internationale : la SFIO vient au monde à 1905.

Jaurès dès lors mène de le parti socialiste unifié dans les instances de l'Internationale. Le problème colonial et la lutte contre la guerre dominent les années 1905-1914. S'y insèrent des problèmes « plus proches, en apparence, de nous d'aujourd'hui : ceux des étrangers qui viennent travailler en France ; ceux des peuples nouveaux qui accèdent à la reconnaissance internationale en luttant contre ce qu'on commence à appeler l'impérialisme.

Dénonciation du colonialisme. Qu'est-ce qu'être internationaliste dans une société, celle de la France, qui est à la tête du deuxième empire colonial ? Comme tous les socialistes français, Jaurès est, depuis 1896, hostile à de nouvelles conquêtes, coûteuses, pour la métropole, en argent et en hommes. Comme beaucoup d'autres socialistes français, il dénonce la « barbarie colonialiste » mise en œuvre au Congo en 1901-1904, et il s'indigne en avril 1911 du silence de la « de la gauche » aux massacres commis par les troupes qui dévorent l'Indochine. Qu'est-ce donc que cette « gauche » ? Mais... Jaurès écrit. Il a beaucoup pour elle. Ces peuples, que Marianne entend coloniser, ne sont pas des enfants, comme il le croyait dans les années 1880. Pourtant la France reconnaît à l'Angleterre et aux Arabes d'Algérie les droits civils et civiques que, en 1870, elle a reconnus aux Juifs ? Pourquoi se voit-elle le droit d'imposer et de traiter de « protectorat » les puissances marocaines qui, à Fez, en mars 1911, défendent leur pays ? Pourquoi des socialistes français, Jaurès et Caillaux en tête, se préparent-ils à exproprier les paysans marocains de la vallée du Sebou, pour les remplacer par des « colons français de socialisme » ? Oui, pourquoi ? Dit-il. Vient une des éliminations, cette inégalité constitutionnelle au régime colonial ?

Un régime colonial pourtant ne se décide pas à coudre un cinquième principe : il ne renonce pas à le revoir périodiquement, dans la République. Il n'est pas une autre voie qu'éclaire son originalité. Il est le premier à évoquer la diversité et la grandeur des cultures dont les Algériens, les Marocains et les Turkaïens, les Chinois aussi sont les héritiers. Devant la Chambre réunie, il narre la légende des Aztèques qui se reflètent le monde chrétien et le monde musulman : « Je voudrais que la France, si jeune et si ... » Il ose se dire la sensibilité et ce qui enchante le blanc. « Mais enfin, mes amis, il y avait une civilisation marocaine capable des transformations nécessaires ». Ainsi Jaurès, qui ne lit pas l'arabe, parvient-il à reconnaître la culture indo-européenne dans le système des « arts français le falsafat. Ibérie et... » voilà bien cet « internationalisme » qui le vaut qui ...



▶ L'acharnement de la presse.
Depuis le congrès de Stuttgart, la caricature s'en donne à cœur joie. Elle dénonce le combat de Jaurès pour la paix en faisant de lui un agent de l'Allemagne : casque allemand, jeu de mots sur « humanité » (ainsi que l'incontournable eau du Jourdain.
Dessin de 1907 [illegible]

s'inscrit dans un réseau interprétatif où l'internationale ouvrière et socialiste occupe [illegible] place prégnante. Ces cultures construisent la diversité de l'humanité tout ensemble, nous différent.

Le problème, avec ce double discours, c'est qu'il croit ce qu'il dit. Et que ses découvertes ne se confondent pas avec sociétés différemment connues. Au cours du long voyage en bateau qu'il conduit en 1911 en Amérique latine, nous souligne-t-il, il rapprend le portugais sur le navire qui le conduit à Rio de Janeiro, mais il pose le problème, en Argentine et en Uruguay, des liens entre les Italiens et les sociétés du cône sud, dans des conditions qui permettent l'émergence de cultures dites métisses.

Le cercle maudit de la guerre. Et pourtant, la guerre, ce monstre, cette épouvantable d'hommes, menace tous les êtres humains. Culture ou pas, il se représente en Europe, en chantre de la tragédie, les actuelles victimes. C'est dans les Balkans qu'en 1912-1913 il les voit mourir « par milliers et par milliers, ils ont su fleurir de la sorte jusqu'au dernier [...]. Se voilà que le choléra, cet « abréviateur » de la nature et « ramasseur » humaine, fait son « apparition ». Retrouvant la voix tragique des Grecs : « Ne sortirez-vous jamais du cercle maudit ? » Nous rencontrons là l'universalisme humanitaire, qui lui permet de condamner, en même temps, ses différentes visions et sa passion. Nous connaissons ailleurs aujourd'hui les voies, à la fois sérieuses et hétéroclites, qui le conduisent à définir aux fondements d'une Europe pacifiée : l'Autriche-Hongrie, la Russie, fragilisées de l'intérieur par leurs minorités nationales. Bref, [illegible] que l'Alsace-Lorraine n'est plus le foyer d'où jaillit le geyser du conflit. La menace, désormais européenne, tend à se mondialiser : la Russie touche à l'Asie ; l'Autriche-Hongrie, par l'empire ottoman, de cul-de-sac.

L'intérêt immédiat de Jaurès s'est lui aussi transformé. Il se déplie désormais sur deux plans, sans s'y investir avec la même ardeur. Premier mode de régulation, les conférences internationales politiques, un projet né en 1899, confirmé en 1907, dans un milieu où accommodements et jeux des hommes politiques, côté français, c'est Léon Bourgeois, radical, fondateur du « solidarisme », peu à son aise lorsqu'il lui faut solliciter au Parlement. Pas plus qu'une ébauche, ce projet ; mais un mélange de cour internationale, et non communiste, de Genève et de concilier les diplomatiques « Dit-on par dérision, [illegible] Soit. Je nie. Un esprit donc, idéaliste, et donc il ne possède pas la clé.

Dans l'immédiat pourtant, le temps presse : il faut rappeler « la réalité » des « idées » telle est non pas tant la utopie que la nécessité imposée par la menace de guerre. Jaurès débarque au congrès de Stuttgart (du 16 au 24 août 1907), tout affairé du socialiste Édouard Vaillant et lui même, désormais [illegible], entretient de la SFIO. Y compris pour imposer un arbitrage international. Il faut une arme ; la classe ouvrière de la [illegible] ses forces unitaires : c'est la grève générale. Pour ces [illegible] qui permettent au genre [illegible] de rejoindre les [illegible] traditions du [illegible] sur l'Avenir. Glorifiée, portée de façon [illegible], elle détient des pouvoirs quasi mythiques, [illegible] de guerre : de l'histoire [illegible] sous [illegible] au service de la paix, s'ils sont utilisés avant que la tornade ne se déchaîne.

FOCUS

Discours de Bâle

« Ici, à Bâle, les chrétiens nous ont ouvert leur cathédrale [...]. Ils s'opposeront avec nous à ce que les peuples volent sans [illegible] les grilles du clergé de la guerre [...]. Nous avons été reçus dans cette église au [illegible] chrétiens qui ne parlent tous à l'humanité comme un appel à la réconciliation générale. Il me rappelle l'inscription [illegible] Schiller avait gravée sur sa cloche [illegible] : « Vous vous, morts plus [illegible] Frange ! Vous vous ! » Appelle les vivants pour qu'ils se défendent contre le malheur qui apparaît à l'horizon. Morts plus [illegible] je pleure sur les morts innombrables couchés là bas vers l'orient et dont la plus [illegible] leur arrivée à nous contient un [illegible] Frange ! Frange, je brandis les foudres de guerre qui menacent dans les [illegible] l'humanité. (« applaudissements ») »

Jean Jaurès

Compte rendu du Congrès socialiste international, [illegible] Bâle, 24 novembre [illegible]

La grandeur de Jaurès, c'est donc d'agir

SOUVENEZ-VOUS DONC !...

Pour la paix. La couverture du *Petit Journal* (22 juin 1913) dénonce le pacifisme de Jaurès qui a vu mourir tant d'hommes, en 1913, dans les Balkans.

Après, c'est trop tard. Jaurès assume ici non seulement une certaine fonction (Cicéron appelle son nom est resté attaché, mais aussi, dans le système politique français, un rôle original de passeur entre le «pays» et le syndicat, la CGT.

Or, en 1905, il échoue. Comme à Cagnes-plage, en 1910, et à Bâle, en 1912. Il ne parvient pas à «tranter les gros bataillons du parti allemand, le «parti-guide» dans l'Internationale, celui qui a modélé la majorité des socialistes de l'Europe centrale et orientale». Il ne se décide pas non plus à le contester de front, comme il l'avait fait à Amsterdam en 1904. Manœuvre d'une défaite majorité [illegible]? Pourquoi pas? Préférer [illegible] ? Ou, [illegible]

Art oratoire et gestuelle

Jaurès a su mettre ses dons exceptionnels d'orateur, servis par une gestuelle tout aussi éloquente, au service des causes qu'il défendait.

› PAR ALAIN BOSCUS, MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL, ANCIEN DIRECTEUR DU MUSÉE JEAN-JAURÈS À CASTRES

Jean Jaurès fait partie de ces personnages célèbres, si connus que chacun peut cerner plus ou moins correctement en ayant spontanément en tête l'esprit des indices, descriptifs d'image importante. D'une façon générale, en effet, le « tribun » est capable d'énumérer suffisamment de difficultés un éventail de caractéristiques permettant de cerner l'homme public qu'il fut. Évoquer son action et son « rôle » [illegible] « responsable politique », « infiltré socialiste », « député-maire à Carmaux », « au Tarn », « homme public proche des ouvriers », « personnage [illegible] portant la barbe », « combattant de la paix », « auteur hors pair », « intellectuel » ayant préféré l'action à la chaire, « leader de la SFIO assassiné à la veille de la guerre »... voilà pêle-mêle ce que chacun peut dire, son savoir et son [illegible] il est un des rares personnages historiques issus du monde politique pour lesquels suffisamment d'indices peuvent être donnés à la fois, Clemenceau, Gambetta, Thiers, [illegible] rien ne saillant [illegible] pas saillant.

Dans le cas de Jaurès, cette [illegible] pas, [illegible] sans doute favorisée par son éloquence exceptionnelle que « la mémoire donne des conférences » « pour la cause » dans un très grand nombre de villes, à [illegible] la tribune de la Chambre [illegible] de nombreux débats parlementaires, à la Bourse du travail, à [illegible] d'une grande diversité, des rencontres [illegible] universitaires [illegible] littéraires...

Un génie de la parole.

Cette idée [illegible] que l'on se fait aujourd'hui de Jaurès [illegible] ne [illegible] doute l'idée [illegible] entre idéal et réel... C'est parce qu'il y a [illegible] toutes ces qualités qu'il a pu sans cesse accorder sa pensée, sa parole et ses actes, sertir [illegible] pour [illegible] les [illegible] de l'éloquence.

Sa culture classique, son érudition, son [illegible] et le travail qu'il dépensait [illegible] sa santé [illegible] philosophe, normalien, [illegible] d'un part, il connaissait parfaitement les questions [illegible] à [illegible] en de nombreux et divers milieux [illegible] surface de contact dont il savait faire son [illegible]. C'est [illegible] de la préparation [illegible] de ses discours, par des recherches, des pensées et des méditations, lui permettre de ne pas [illegible] à l'improvisation et de jeter [illegible] sur une feuille que quelques [illegible] de repère [illegible] diriger son propos mais [illegible] la possibilité de [illegible] en public.

D'une façon générale, comme le [illegible] Michel Launay, dans *Jean Jaurès* [illegible] « L'Orateur [illegible] », [illegible] ans, [illegible] simplicité et [illegible] forme. [illegible] les [illegible] et [illegible] le contenu [illegible] de ses discours et

UN TEMPÉRAMENT À LA MESURE DE SES CONVICTIONS

[illegible] à la place de l'éloquence dans la République, à son rôle historique, aux exigences du débat démocratique et à l'importance de l'activité parlementaire en un temps où le débat politique ne se limite pas aux petites phrases compassionnelles des [illegible] pour les mass-media. De fait, d'autres grands figures de l'éloquence peuvent être citées, mais Jaurès, « génie de la parole », possède en ce domaine des accents particuliers que de très nombreux témoignages [illegible] et iconographiques nous [illegible] à mieux connaître.

Les qualités de l'orateur [illegible] d'abord [illegible] personnage lui-même, à sa générosité, à ses convictions ouvertes du début, de la République, de la citoyenneté, de la fraternité, à l'espérance socialiste qui font [illegible] sa vie... Homérique intellectuel, [illegible] ses adversaires, capacité d'analyse du réel, sens des nécessités, tension permanente

sa façon de faire un acte de foi de notre parole prononcée en public permettra-t-il de prendre conscience. Des images très riches souvent puisées dans la beauté de la nature et les traditions populaires qu'il savait admirablement représenter; un phrasé impeccable sans être élitiste ce qu'on une chacun puisse vraiment comprendre; une ironie parfois grinçante combattue d'une prédilection d'après lui d'une méchanceté propres à désarmer ses adversaires les plus tenaces; un laïcisme d'une rigueur dans l'analyse des situations et l'exposé des faits, qui faisait de lui un orateur redoutable, un tempérament passionné, fougueux et rentrgeux à la mesure de ses convictions émancipatrices.

Trois exemples suffiront à illustrer ces belles images auxquelles il avait recours. En 1824, dans un discours prononcé à Albi sur l'Alliance française, il dit: «Le pavé d'une nation ne rosse pas impunément le sol d'une autre nation, et les nations dans des sons nourries à la fois par le soleil du jour et par les réserves ancestrales qui se sont dans son grand discours de 1897 sur les paysans, il voulait que «ils apprennent à prendre conscience de leur intérêt de classe, et à faire sortir, soudeur de nous ces philosophes de la propriété chiens, leurs paroles et leur force, comme les fers brûlent l'éclat de leur force au contact des herbes mêmes.» Et enfin, en 1911 à Buenos Aires, parlant de l'esclavage, il affirme en histoire: «Jusqu'à présent, les civilisations les plus splendides ont été construites sur leurs dépens sur un tas de misère et de sueur vivante.»

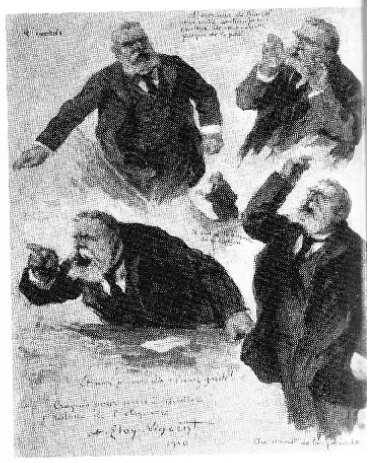
Écoutant Jaurès au Trocadéro, Jules Renard fut ébloui, semble-t-il, par la puissance de ces images. Sans ingérance aucun sur son jugement: «Les plus belles images, il comme l'impression qu'il n'est pas toujours fausse; qu'il les trouve le sur place, qu'il les arrache avec effort; et qu'elles ne nous craquent comme des vérités. Puis soudain, l'image jaillit, irisée, libre, se développe, une image de prodigieuse logique, pleine, importante et claire, qui plane un moment sur la foule. Cette image a des bouts commandant et des traits nouveaux. Elle doit la prise de zone et on sait qu'elle vient de loin.»

Pour autant, Jaurès n'échappait pas le contenu de son propos sous la forme qu'il lui convenait, si bien que parfois elle

Jean Jaurès à la tribune.
Lithographie de Jean Veber.
©Roger-Viollet

Jaurès bouche d'or. Lithographie de Jean Veber. Jules Renard: «Une voix qui va jusqu'aux dernières oreilles, mais qui reste agréable, une voix claire, très étendue, un peu aiguë, une voix non de tonnerre, mais de feux de salve.»
©Roger-Viollet

À ce même Jules Renard qui lui demandait un jour ce qu'il préférait «de l'exactitude d'une phrase ou de la beauté poétique d'une image», l'orateur répondit sans hésiter en faveur de la première proposition, il fonctionnait, qu'il jugeait suffisante. «Sottises», les phrases sans rimes avec de «jolies mélégances où le vérité est blessée». Les orateurs ouvriers en ont depuis ses premiers engagements l'avaient très tôt amené à réfléchir sur ce rapport entre la forme et le fond: «J'ai entendu des orateurs ouvriers remarquables à bien des points de vue: leurs vues étaient très précises et commençaient à fond, le mêlé-tâtonnant ■■■



▶ **La gestuelle de Jaurès.** Huile sur toile d'Eloy Vincent, 1910, pour illustrer l'histoire de l'éloquence.

de la loi : les discours des autres étaient une sorte de tuyau à se faire pour "exercer la souffrance et l'espérance". » Les lecteurs de Jaurès savent aujourd'hui qu'il a su faire la synthèse de tout cela : une appréciation confirmée par les lexicologues qui ont relevé dans ses propos non seulement une étroite liaison entre la forme et le contenu, mais aussi une fréquente utilisation des répétitions thématiques et polémiques ainsi qu'un fort emploi du vocabulaire subjectif : d'adjectifs de valeur (tels que « vraie et sainte », « nécessaire et nouvelle », « grande et « petite », de liaison) à donner un rythme à son propos (voilà pour la forme) et à incorporer sa pensée (voilà pour le fond). C'est de tout cela à la fois que se nourrit son art rhétorique de Jaurès.

L'art de convaincre. Il se fixait, en outre, en tant qu'orateur, des objectifs généraux actuellement pratiqués. Il convenait, de rechercher le vrai et de le faire passer ; il était nécessaire de faire les idées, les contradictions et les enjeux à un moment donné. Il fallait aussi rallier les indécis et les hésitants et, pourquoi pas, s'imposer en dominant de soi-même, s'exercer à aussi, en imposant ses objectifs. Ce qui comprit, d'une manière générale, c'était d'éduquer le public, en lui donnant la possibilité de choisir entre des réalités et des valeurs, dans le cadre d'une réflexion sérieuse, loyale, constructive.

Pour Jaurès, qui se plaît bien, voici ses à l'éminence enflammée et passionnée des « conférences publiques et contradictoires », ou on pouvait de la parole humaine. Il ne voyait pas d'autre moyen de mieux saisir. Mais c'était à la condition que l'orateur, comme il l'avait décidé pour lui-même, « eût lui-même le courage de son opinion » et qu'il fît à l'intelligence des autres jusqu'à la sienne propre. »

Jaurès se taillait d'inoubliables triomphes

un discours, quel qu'il soit, n'était jamais communicant ; il était un moyen culturel nécessaire à la formation citoyenne, au développement des idées de progrès. Parce qu'en fait, il croyait profondément en le concours à l'intelligence du peuple. Jean Guéhenno, qui l'avait entendu dans sa jeunesse, en dit pas autre chose : « Le voir devenir l'orateur au sens le plus profond de ce mot, il l'a vu dans les réunions publiques. Orateur, l'homme qui parle et ainsi défini le monde, lui donne vie pour ceux, les hommes, et le range, et le corrige s'il y a lieu. Thomme qui parle est qui persuade et qui convainc et qui prie, et qui n'est pas changé se nous convertit à la justice et à la vérité. Ce n'est pas assez dire qu'il croyait

Éloquence décuplée devant un public chaleureux. Les témoignages nous aident aussi à comprendre les rapports qu'entretenait l'orateur avec son public. Par des contacts multiples et des conversations précises, Jean Jaurès aimait par exemple, lorsqu'il se déplaçait en province, prendre connaissance des lieux, des hommes, des événements marquants qui causaient l'actualité et l'identité d'une ville ou d'un village à un moment donné. Ses amis savaient mobiliser les réseaux intéressés par son propos (journalistes, élites, syndicales, coopératives, intellectuels d'époque, etc.), et lui-même évoluer avec plaisir dans les lieux de sociabilité populaire en voir desquels il confrontait et discutait ses idées.

Photographies, dessins, croquis, récits, comptes rendus journalistiques nous permettent aisément de le situer en des circonstances bien concrètes. Il intervient dans un engagement vraiment vivant : la Chambre, les congrès, les meetings, et lieux de réunion de sa circonscription de Carmaux, les séances internationales, mais aussi les rues, des lieux plus reserrés où il rencontre. Tableaux et dessins de Jean Veber, d'Eloy Vincent, de Charles Léandre, de Noël Dorville, de Cappiello, de Caran d'Ache, d'Henri Sauvo, de Carlos Prelle, et tant d'autres ne soulèvent rien d'autre que sa grandeur en ce humaine, de même que les sculptures posthumes de Gabriel Prelle, de Georges Serres et de Dorville.

De son côté, Victor Méric, qui l'avait maintes fois entendu, a insisté sur les ambiances dans lesquelles se réalisait vraiment l'orateur : « À quoi voulez-vous que Jaurès employât ses dons trouvés, sinon

© Collection Viollet

génialité débordante, le tout mis au service de sa parole? L'éloquence parle nerveuse, correcte et glaciale comme celle d'un Waldeck-Rousseau, académique et pontifiante comme celle d'un Deschanel, il pouvait le tenir. Ce qu'il fit, dans la salle de réunion, le chahut de la rue, la salle de réunion, le chahut et l'enthousiasme de six mille personnes réunies pour l'entendre et l'applaudir, des gueules de casseurs prompts à l'ébaubissement, de la rue, à dominer des rumeurs à convertir, des contradictions à réduire en poussière… Là seulement, Jaurès pouvait donner toute sa mesure et nous le l'ai démontré ailleurs.

Un pouvoir magnétique. Aux yeux de tous, amis ou détracteurs, il était une véritable idole de scène. Aux toutes les raisons déjà évoquées, mais aussi parce que ses capacités oratoires étaient servies par des caractéristiques physiques qui contrastaient les jetés, pendant plus de vingt ans, de très nombreux caricaturistes. On connaît très bien, à présent, ces différents traits : sa vaste et ronde tête chauve, son nez fleuri, sa voix mélodieuse, son corps trapu, son «ventre», qui permettaient de pallier le manque de mètre : sa grosse tête très mobile, ses yeux pétillants, après l'opération de la mandibule, frémissant d'un sourire malin mais aussi à bondissant vers vifs et modèles, toujours prompts à s'animer, servis par de solides mains toujours prêtes à mobiliser l'attention d'un index interrogateur, à broyer l'adversaire, à imploner les cieux, à cahoter les meilleures volontés, à s'imposer en tapant sur la table d'un solide robustesse et détermination.

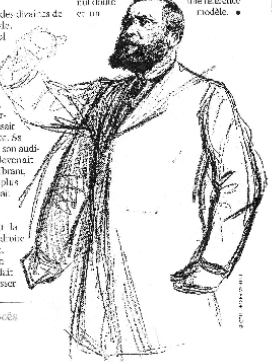
Tous les témoins qui ont eu l'occasion de le voir et de l'entendre, dans les récits et toutes les représentations figurées de l'orateur en action, nous le montrent actuel, parfois inférieur mais toujours présent. Un Bernard, il a écrit Anatole France, en avait l'impression d'un extraordinaire torrent verbal, charriant, avec les mots un flot de riches pensées, d'images belles et sonnes qui s'accumulaient, se heurtaient, se confrontaient toujours, bien loin de s'amenuiser, il semblait qu'elles transformât en cyclique Gange épanché. « Et Séverine a été l'impressionnée, pour sa part, par son pouvoir de captation : « De Tel enfin, du tout un soir, au Grand U, dissimulant sur ice étoiles avec je ne sais quel [illegible]. Les yeux de la salle s'étaient dissous : or magnétiques en plein éther – les femmes ont bien dû se représenter les hommes de fumée, les serviteurs d'aller chercher à leur tour… Ce pouvoir presque magnétique de capter tout ensemble les esprits et les cœurs se décupla à la tribune. Si bien que, si humble qu'elle fût, elle était son plébéiens nature, son pouvoir.»

Nous pourrions citer des dizaines de témoignages de ce style. Celui de Vincent Auriol, ancien ministre de Vichy, car c'est celui qui doit le mieux son art oratoire : « Au début d'un discours, sa voix était pourvue de, traînante, grasseyante, son geste, court et embarrassé. Mais soudain, affleurait l'idée, drôle, délicieuse. Sa parole s'élevait et chacun son auditoire avec lui. Sa voix devenait alors tour à tour cuivre brûlant, tonnant, enjoignant les plus vastes édifices ; ou se faisait caressante, parfois lascive, sédui sante même. Ce geste accompagnait la période. La tête, la main droite s'élevait ou s'abaissait, comme pour briser un obstacle ; puis elle fendait l'espace comme pour laisser passer l'idée. Parfois, les bras en avant et le buste penché vers l'auditoire, il semblait vouloir conquérir les esprits conquis. Enfin, ses bras courts s'élevaient vers le ciel comme rappelant un rêve que, jadis, nourrissait en vacances, il confiait à son ami Charles Séleron : "Je voudrais venir la chemise. Alors je demanderai à l'ombre s'élargir mon geste jusqu'aux étoiles".

L'orateur par excellence. Bien sûr, tous n'ont pas approché au même titre ses talents, son savoir-faire, sa force présence plus que, pour quelques uns, il était «homme-orateur», «tribun», «salonard», pour d'autres, il était un véritable «homme-orchestre des grandes symphonies», une «force de la nature», un «*orator* de la parole», demeurant cependant, pour l'immense majorité de ceux qui ont pu l'approcher, le sur et l'entendre, pour une raison ou l'autre, celui dont un geste, une parole, une idée… resterà à jamais présent à la mémoire en dépit de la fugacité de la rencontre.

UNE «BÊTE DE SCÈNE» EXTRÊMEMENT REDOUTABLE

L'art oratoire jaurésien apparaît donc comme le mode de fusion d'un homme, d'une idée, d'une action aussi bien que comme la synthèse, dans la mise en œuvre d'un projet émancipateur, du meilleur du passé, de la réalité du temps présent et de l'idéal à venir. En ce sens, l'demeure sans rival comme une référence et un modèle. ●



▶ Jaurès au procès de Dreyfus, 1899.

« Nous voulons la révolution, pas la haine éternelle »

Ces extraits de discours de Jaurès apportent des réponses à nos interrogations sur la propriété collective, les droits de l'individu, le socialisme et la lutte des classes.

> INTERVIEW FICTIVE DE JAURÈS. PAR GILLES CANDAR, AGRÉGÉ D'HISTOIRE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES JAURÉSIENNES

TDC Pouvez-vous nous donner une définition claire du socialisme ?

Jean Jaurès. Le socialisme, dans son principe et sa définition la plus générale, c'est l'intervention de la société dans les rapports économiques que crée entre les hommes l'existence de la propriété. Il y a des hommes qui possèdent d'autres qui ne possèdent rien. Il en est qui possèdent peu, d'autres qui possèdent beaucoup. De là résultent entre les hommes des rapports juridiques; c'est-à-dire qu'il y a un certain nombre de règles selon lesquelles la propriété est acquise, exercée, transmise ou conservée. Mais on a beau codifier les relations économiques des hommes entre eux et en faire un système de droit : sous leur décalquement juridique les forces économiques gardent leur totale efficacité. [...] Si le fonctionnement du système juridique de la propriété ne peut offrir du spectacle et établir toute une classe d'hommes, la société intervient et est amenée d'intervenir pour rectifier, pour atténuer les conséquences extrêmes du régime de la propriété d'ailleurs accepté par elle. C'est là le premier trait, la première formule du socialisme. C'est là l'acte d'esprit [...] de ceux qui veulent par des sortes variées de la puissance publique, et assignement gratuit, assistance sociale, mutuels foyers aux syndicats ouvriers ou même régleme[illegible] du travail des salaires, améliorer la condition des faibles. C'est dans cette zone encore vague et préliminaire du socialisme que se distribuent tous ceux qui répudient le laissez-faire, laissez-passer, sans entrer dans le collectivisme. [...]

Le collectivisme, terme de suprême du socialisme, est donc la substitution de la nation, de la collectivité sur vie aux individus dans la propriété des moyens de production. Quand la nation sera propriétaire des usines, de l'outillage, des avances nécessaires au travail, des magasins, de la terre, en un mot de tous les moyens de production, de transport et d'échange, alors le collectivisme sera réalisé. Il n'y aura, au sens plein du mot, qu'un seul industriel, qu'un seul commerçant, qu'un seul propriétaire foncier : la nation. Et par là même, le dernier jour sera passé de l'exploitation de l'homme par l'homme, de la sujétion de l'homme à l'homme, de l'asservissement de l'homme à l'homme comme l'homme.

> « LE DERNIER JOUR SERA PASSÉ DE L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME »

(*La Revue socialiste*, mars 1895.)

TDC C'est clair. Mais que deviendrait la liberté des individus ?

J. J. Les moyens de production sont socialisés, mais les moyens de consommation restent individuels. Quand chaque travailleur aura pour le produit intégral de son travail, [...] en mon bien propre, [...] de l'outillage, de l'argent, des vêtements, des objets d'art, des vins fins, et même des femmes, si cette marchandise est encore à vendre dans la société nouvelle. S'il dépense sur le produit de son travail, cette dépense sera à lui, bien à lui et pour toujours. [...]

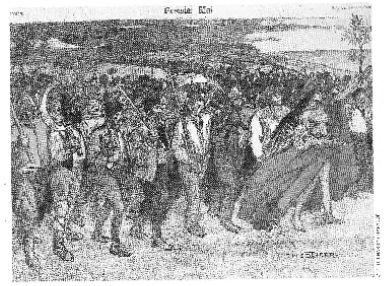
Mais qu'importe que l'homme soit libre et maître de soi dans la consommation de la richesse acquise s'il n'est pas libre et maître de soi dans l'acquisition de la richesse ? [...] Lorsque on s'épouvante de voir tous les moyens de production aux mains de la nation, on raisonne comme si la nation était un individu. [...] La nation étant un capitaliste impersonnel, les droits des personnes pourront s'y affirmer bien plus à leur aise qu'aujourd'hui : n'ayant affaire qu'à la nation, l'homme n'aura à faire qu'à lui-même, et ce qui semblait aux esprits légers une épouvantable tyrannie est au contraire un moyen décisif de liberté.

(*La Revue socialiste*, mars 1895.)

TDC Mais vous vous placez dans l'hypothèse où la nation serait aux moins de tous. Sans que certains soient « plus égaux que d'autres »...

J. J. Gambetta disait à Belleville en 1869 : « La démocratie radicale part de la souveraineté nationale pour affirmer la souveraineté des individus. » On pourrait dire de même que la démocratie socialiste, forte, dans l'ordre économique, le droit national pour fonder le droit individuel. La nation ne sera vraiment propriétaire que si chacun des citoyens peut revendiquer et exercer son droit de copropriété sans nuire à aucun autre citoyen et le droit égal des autres. Il n'y aura pas suppression du régime des contrats où s'ébattent les volontés, les intérêts individuelles. Il y aura au contraire enrichissement et épanouissement du régime des contrats. [...] Pour la première fois, depuis que le contrat est apparu dans la civilisation humaine, il ne sera pas un mensonge et le déguisement véritable de force. Il sera l'expression loyale sous la garantie de tous, de l'égalité et de la liberté de tous.

(« Le socialisme français », *Cosmopolis*, janvier 1898.)



4. *Premier Mai*. Ouvriers et paysans défilent derrière Marianne vers un avenir radieux. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous et le monde vous appartient. »

[illegible]

TDC Nous verrons. Mais justement, ne trouvez-vous pas que ces perspectives de propriété sociale demeurent bien lointaines ?

J. J. Je commence dans l'hebdomadaire de la grande écrivaine socialiste de 1893, dans le jusqu'au-boutisme de l'action croissante suscitée par notre parti, j'ai cru le triomphe social et ainsi, plus enfin de nous qu'il ne l'était. [...] Mais même dans cette période d'espérance tout « prochaine et certaine », je n'ai jamais négligé l'œuvre de réforme, et toujours je m'efforçais de donner à mes projets de réforme une orientation socialiste. Je n'y voyais pas seulement des palliatifs aux misères présentes, mais un commencement d'organisation socialiste, des germes de société communiste semés en terre capitaliste. [...]

Je suis donc toujours dirigé par ce que Marx a nommé magnifiquement « l'évolution révolutionnaire ».

Elle consiste, selon moi, à introduire dans la société d'aujourd'hui des formes qui la dépassent, qui annoncent et préparent la société nouvelle, et par leur force organique hâtent la dissolution du monde ancien. Les réformes ne sont pas seulement, à mes yeux, des adoucissements ; elles sont, elles doivent être des préparations.

(« République et socialisme », *Revue socialiste*, 1901.)

TDC Si ces réformes préparent la propriété sociale que vous souhaitez, c'est que vous vous placez sur le terrain de la démocratie. Que devient la révolution ? le combat contre « l'État bourgeois » ?

J. J. La démocratie donne des garanties aux deux classes et tout en se prêtant à, en aidant à l'action du prolétariat, sert un autre processus, elle est comme le grand conflit social une force modératrice. [...] Le suffrage universel, dans une société où la répartition des revenus économiques est si inégale, ne suffit pas à fondre l'État de révolte, à abolir le droit révolutionnaire traditionnel. Mais il en rend l'exercice très difficile et presque impossible, car les manœuvres des minorités réussissent guère que par l'assentiment au moins passif et par la complaisance silencieuse des majorités. [...] La bourgeoisie est donc obligée à des concessions opportunes et le prolétariat est détourné des révoltes fructueuses et vaines.

Comment donc pourrait-on dire, dans des démocraties où la révolution sociale prend nécessairement la forme de l'évolution et où l'évolution nécessairement une valeur révolutionnaire, que toute intervention est supprimée entre les deux classes en lutte ? [...] Si l'on se demande à ce sujet à quoi bon, d'aujourd'hui, en vue du pouvoir qu'on aura tôt ou tard, au moins dans la formule, l'idée de mouvement : on pourrait dire qu'il est l'expression d'une démocratie bourgeoise où la puissance du prolétariat se grandit. [...]

(L'Égalité nouvelle, 1897.)

TDC La lutte des classes n'est donc pas un affrontement perpétuel ?

J. J. Justement. [...] Que la classe prolétarienne et la classe bourgeoise soient demeurant, quoiqu'on fasse, radicalement distinctes, radicalement antagonistes ; mais j'ajoute [...] qu'il ne tient pas avant tout de la volonté des remontrances et des contracts entre la classe prolétarienne, ouvrière et de sa conscience et de son action, et les autres classes. Et voici pourquoi : c'est qu'il est impossible à une classe dirigeante agrandie à surface de contracter elle-même le rôle de la société humaine. Salariée et c'est toujours ne pas agir, et agir c'est nécessairement se mêler au mouvement universel. Je défie qu'on puisse citer une forme d'action, une possibilité d'action où le prolétariat ne soit pas exposé, gloorieusement exposé à rencontrer la collaboration et la coopération d'éléments d'une autre classe. [...]

Les syndicats imposeront peut-être un jour, je l'espère bien, le choix d'ingénieurs ouvriers désignés par les syndicats pour surveiller dans les usines les conditions du travail ; mais comment concilier les conditions mêmes d'hygiène, de sécurité sans exposer au péril l'adoption de tel appareil technique, l'adoption de telle machine, le mouvement dans tel mine de telle galerie, l'aménagement de telle partie du sous-sol ou de telle partie des ateliers ? [...] Le jour où les syndicats ouvriers, même pour l'Empereur, même pour le comte, interviennent ainsi dans un intérêt de sécurité ou d'hygiène [...], ils concourent, ils collaborent, qu'ils le veuillent ou non, avec le patronat à la direction de la machine capitaliste. [...]

Donc, ou le prolétariat magnifique, qui sans concertation, isolé à l'action d'autres classes, l'ensemble, c'est celle-ci qui crée utile, en formule des éléments, il agit toujours selon sa conscience de classe, avec sa force d'élan et organisée, seul, parti distinct, il rend sa surface de contact avec d'autres classes, mais jamais dans pas. Nous voulons la révolution, mais nous ne voulons pas la haine comme elle...

(Conférence sur *Bernstein et l'Évolution de la méthode socialiste*, 10 décembre 1900.) ●

PROFILS

LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES JAURÉSIENNES est ouverte à toutes personnes souhaitant contribuer à la connaissance de la France et à la pensée de Jaurès, à communiquer son temps et ses recherches. Elle est dirigée par un conseil scientifique composé de Gilles Candar, président, Jean-Claude Delaunay, secrétaire général, Jean-Jacques Becker, Jean-Pierre Chevènement, Jean-Denis Bredin, Jean-Marie Mayeur, Jean-Pierre Rioux, Michel Winock, Jean-Louis Robert, Jean-Pierre Azéma, Jean-Noël Jeanneney, Jean-Claude Drouin

Un homme engagé

● Analyser et confronter des textes ● Étudier le contexte de la Première Guerre mondiale et le système politique de la IIIe République

> PAR ÉMILIE WILLAERT, CERTIFIÉE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

> DÉMARCHE : **Ces activités nécessitent de connaître une biographie simple de Jean Jaurès, une chronologie de ses activités politiques et des événements historiques sur lesquels il s'exprime, particulièrement des relations internationales au début du XXe siècle. Il s'agit également d'initier les élèves à l'esprit critique en étudiant des discours qui témoignent de la vision d'un homme politiquement engagé et, pour cela, on peut envisager de confronter ces textes avec d'autres écrits qui traitent des mêmes thèmes. Cela permettrait de montrer qu'un événement peut être analysé différemment et susciter des opinions diverses.**

1 JAURÈS, LA FRANCE ET LA GUERRE

OBJECTIF ● Étudier des discours et les confronter pour analyser les idées de Jean Jaurès sur la situation internationale à la veille de la Première Guerre mondiale et sur les choix français concernant ce conflit

TDC ● DOC P. 42 À 46 1, 2 et 3

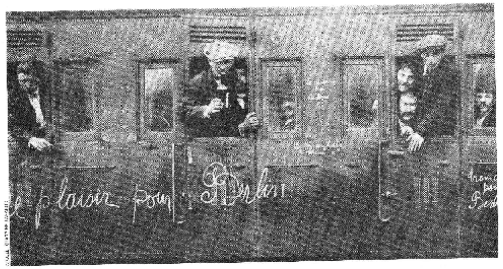
Une situation explosive ● Rappeler le contexte historique des textes 1 et 2 pour montrer l'évolution de la situation internationale. Expliquer le changement de ton et de thèmes abordés. Il s'agit de montrer le thème de la menace vers le glissement de l'Allemagne, l'exacerbation des nationalismes, l'ultimatum envoyé à la Serbie le 23 juillet 1914). Le jeune élève employé par Jaurès dans le discours de Vaise (DOC 1) a pour rôle de classes (sorte de révolution de guerre, mutique et solidaire, devant du la classe, en internationale). ● Que le sentiment de Jaurès devant les menaces de guerre et quelles sont, selon lui, les responsabilités ? Mettre en évidence les différences entre les deux discours. Il est pour la paix, mais sait bien que, si le pays est en danger, il faut le défendre. Jusqu'à la veille du conflit, il désire réconcilier les peuples, ce qui est présent à plusieurs reprises dans son discours de Vaise. Il est au moins ils sont entre eux, ils peuvent, ils ont les moyens de les empêcher. Jaurès est dans la politique colonialiste française, notamment en Algérie du, à l'image de Maurice Barès 3, une des raisons du conflit, car la France est en position de force vis-à-vis du Maroc. Il considère que la France doit aider et rétablir l'ordre colonialiste. Pour Jaurès, une manifestation des rivalités entre grandes puissances européennes. La colonisation française est perçue comme une compensation de la perte de l'Alsace-Lorraine. Une autre source du conflit, comme aurait à traiter dans le thème de la revanche pour la guerre de 1870. La concurrence européenne à la conquête, à des crises économiques de la première guerre mondiale (avant-propos, crises, revanches d'après-guerre) ● Que dit-on de la part de la gauche dans le discours de Vaise (DOC 2) et quelle est la différence fondamentale entre les deux ? Jaurès crée un rapprochement entre la gauche et la droite, à la droite et la gauche, cette affaire est un peu la réalisation du parti de la droite. ● Analyse rétrospective du discours de Vaise ? Nous pouvons le penser que Jaurès avec les problèmes, situation de la colonisation, la course aux armements, de l'ordre mondial en 1911, aurait voulu éviter un nouveau de guerre dans le cadre d'Agadir, pour éviter la prévision sur la France qui lui aurait alors une partie du Congo français. En ce qui concerne le Maroc ● Quelle est la position de l'Allemagne ? Il est pour la France, mais il ne lance pas de mises du Maroc. Il aide pas la France lors de ses conflits en Afrique et continue à accorder des facilités bellicoses, sans cela la France, compte tenu de la source de conflit, cela représente un demande de rétablissement colonial.

2 JAURÈS, L'HOMME POLITIQUE

OBJECTIF ● Présenter et analyser un texte

TDC ● DOC P. 41 4

Présenter un document ● Relever les éléments du texte nécessaires à sa présentation : dans un premier temps, nature du document, auteur, date. Ils sont également sur le contexte historique et sur le document les thèmes évoqués dans le discours. ● Montrer que la fête, et, depuis la République, du 14 juillet 1885, a été socialisée en 1889, et s'inscrit sur cette évolution politique. Jaurès se préoccupe très tôt du sort des ouvriers et



▲ Train de plaisir pour Berlin. En 1914, c'est avec enthousiasme que les appelés sont partis faire la guerre persuadés de prendre une revanche rapide sur les Allemands.

les opinions socialistes qui colonisent la France après le début des années 1890 sont pacifistes. « Travail et solidarité », tout le programme. Pourtant, une décision prise à la Chambre des députés de la IIe République, pour l'invoquer, la mine d'un pacifiste ironique. Par le vote à main levée voix pour, mains en l'air, les représentants des quatre-vingts ouvriers de la Chambre des députés, qui se déroulait le dimanche 26 juillet 1848, il faut, pour le cas jaurès, qu'il entre au collège de Castres en 1868, se fait remarquer par un inspecteur général pour ses constatés d'expression. Il est reçu le premier aux deux concours nationaux en 1878 et entre à l'École normale supérieure. Il est reçu pour la politique générale, mais il est convaincu les deux jours de s'intéresser à la politique générale. Il faut également souligner que le contournement du régime politique de la IIe République qui est consolidé en 1875 qui confère aux députés une grande importance. Le ministère est responsable devant les députés, de qui il obtient une très grande instabilité gouvernementale. « Mon rêve, l'intérêt du peuple, c'est de la nouveauté des mêmes essayé de la vie politique sous la IIe République dans les années 1880 [...] qui, de l'intérieur, sur les positions des socialistes, le texte sont rejetés. Il faut rendre de la démocratie par rapport au texte en commander les discussions avec le réformisme et les positions de plus en plus numériques politiques.

Analyser un texte « Relevez les idées qui sont exposées. Jaurès dit quand, dans quel cas et pourquoi les socialistes ont des raisons de se rallier à la République. » « Mettez en évidence les idées forts et les idées qui sont liées. » « Quel est le rôle du parlement ? » « Quelles sont les différences entre les socialistes et les républicains ? » « Quelles sont les différences entre les socialistes et les républicains ? » « Quelles sont les différences entre les socialistes et les républicains